



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

L E S Y E U X B R Û L - S É S

UN FILM DE
LAURENT
ROTH

LE SOLEIL
NI LA MORT
NE SE PEUVENT
REGARDER FIXEMENT.

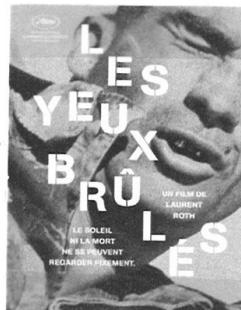
SORTIE LE 11 NOVEMBRE

LE MONDE

Mercredi 11 novembre

Reprise : « Les Yeux brûlés », au front, un objectif en bandoulière

LE MONDE | 10.11.2015 à 08h21 • Mis à jour le 10.11.2015 à 09h10 | Par Mathieu Macheret



Le sergent-chef Senderac en 1957, dans le documentaire français de Laurent Roth, "Les Yeux brûlés" (1986).

En 1986, Laurent Roth, philosophe de formation, se voit confier, alors qu'il effectue son service militaire, la réalisation d'un premier film sur les reporters de guerre, en réponse à un concours pour les 40 ans du Service cinématographique des armées (SCA).

Sous l'égide du capitaine de vaisseau Max Guérout, le jeune homme a les coudées franches pour puiser à sa guise dans le vaste fonds d'archives du Fort d'Ivry et se livrer à un ambitieux travail de montage entre différents régimes d'images, les sources d'hier et les témoignages d'aujourd'hui.

Le résultat, qui ressort dans une copie magnifiquement restaurée par le laboratoire du CNC de Bois-d'Arcy (Yvelines), n'a rien de la pâtie commémorative attendue, mais opère une réflexion profonde sur ce que fut l'image au XX^e siècle, au moment où elle se voyait bousculée par ce qu'on appelait alors « les nouvelles images » (la vidéo, les images de synthèse). Or, si l'histoire du XX^e siècle se confond avec celle de guerres incessantes, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'image photographique, qui les a tant et si bien documentées, trouve sa vérité profonde, voire sa destination, dans le reflet impossible, surexposé, « brûlé », de la mort elle-même.

Le film s'ouvre à l'aéroport de Roissy, où une jeune femme (Mireille Perrier) vient récupérer, sur un carrousel à bagages, une cantine surgie du passé, celle du reporter Jean Péraud, disparu le 8 mai 1954 à Dien Bien Phu, contenant, entre autres effets personnels, ses photographies. Ses anciens compagnons sont présents, avec lesquels elle s'assied et discute. Ils s'appellent Raoul Coutard, Raymond Depardon, Pierre Schoendoerffer, Marc Flament, Pierre Ferrari. Ils ont tous, appareil au poing ou caméra à l'épaule, arraché des images aux champs de bataille.

Chambre d'échos

La première offensive se joue là, à mi-chemin entre ce petit bout de femme fragile, sortie de la fiction, et ces hommes solidement ancrés dans le réel. Mireille Perrier, qui n'avait alors que deux films à son actif, frotte ses grands yeux tristes et sa belle bouche oblique aux visages burinés, rocaillieux, professionnels, de ses interlocuteurs.

Elle fait plus que recueillir leurs témoignages : elle part au casse-pipe, relance, insiste, dérape, les pousse, les débusque, essuie leurs rafales. Et voilà qu'ils disent la beauté abrasive des conflits, la fièvre de la prise, le déclic irradiant, secondés par de sidérants montages d'archives – première et seconde guerres mondiales, Indochine, Algérie – qui leur ouvrent une vaste chambre d'échos.

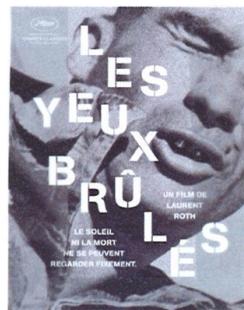
RAYMOND
DEPARDON :
« QUAND ON FAIT
UNE PHOTO, ON
NE CONNAÎT PLUS
PERSONNE. ON
PREND. C'EST
COMME TIRER.
C'EST COMME
TUER, QUOI »

On découvre alors que la guerre, c'est avant tout du rien, du vide : des hommes qui marchent, attendent, défilent, s'amusent, et des foules qui les regardent passer. Filmer, c'est alors, littéralement, tuer le temps. Et photographier l'agonie ? Marc Flament l'a fait, tente de le décrire, puis craque et demande à l'opérateur de couper, tandis qu'à l'image défile sa série de photos – un soldat étendu dans le sable, au seuil de la mort – splendide et terrible, terriblement décentrée.

Mais c'est à Raymond Depardon, traitant de la distance du reporter aux événements, qu'appartient le mot définitif : « *Quand on fait une photo, on ne connaît plus personne. On prend. C'est comme tirer. C'est comme tuer, quoi.* »

LES CAHIERS DU CINÉMA

Mercredi 11 novembre



En 1986, la première édition d'Entrevues projetait un beau documentaire qui ressort en salles le 11 novembre : *Les Yeux brûlés* de Laurent Roth.

Tirer à vue

Découvrir *Les Yeux brûlés* aujourd'hui redouble la force de sidération de ce court film (une heure tout juste). Officiellement, il s'agit d'une commande de l'ECPA, le service cinématographique des armées, passée au mitan des années 80 à Laurent Roth, cinéaste documentaire en début de carrière. Et la commande fut respectée, probablement au-delà des espérances des commanditaires, les archives filmées y étant magnifiées par-delà tout académisme. Le montage des *Yeux brûlés* ne tient pas compte des particularités de chaque guerre du 20^e siècle, mais privilégie les rapprochements entre les époques. Le film s'ouvre par l'entrechoquement d'images d'archives et de plans filmés par le cinéaste à l'aéroport de Roissy. Les badauds regardent la caméra en souriant, avec cette croyance instinctive si opposée à la guerre qu'il est filmé, c'est être immortalisé. En quelques images, l'idée s'installe selon laquelle l'humanité est toujours semblable à elle-même, qu'un bombardement est toujours un bombardement, une foule en liesse, une foule en liesse. Trente ans plus tard, les *Yeux brûlés* apparaît autant comme un film sur la guerre et le cinéma qu'une œuvre élégiaque du et sur le 20^e siècle, prenant acte d'un monde qui disparaît.

À qui appartiennent les «yeux brûlés» ? Il faut se fier à la maxime de La Rochefoucauld en exergue : «Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.» La Marianne aux orbites ténèbreuses ouvrant le film ne signale pas l'aveuglement de l'armée vis-à-vis de son histoire, mais le statut des photographes et cinéastes, éblouis à jamais par la guerre. Leur témoignage, qui constitue le cœur des *Yeux brûlés*, dit assez combien la caméra, sur le champ de bataille, est moins un prolongement qu'un substitut du regard, prenant le relais lorsqu'ils ne sont plus en situation de voir. «L'ennemi est toujours invisible», signale un des cinéastes interviewés. «Souvent, il ne se passe rien», ajoute Raoul Coutard. Cela tombe bien, car ce dont parle le film relève de l'invisible. Daney disait que Laurent Roth



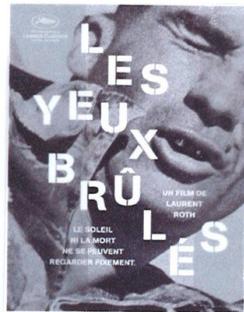
rongeait «l'os métaphysique et bazinien». Il s'agit de cette urgence à filmer le réel, lorsque la mort le hante et qu'il déborde toute intention de mise en scène.

Laurent Roth ne part donc pas la fleur à la caméra. Le film se fait même parfois l'écho de la vision romantique de la guerre professée par Pierre Schoendoerffer, comme l'exacerbation de tous les instants qu'occasionne la proximité avec la mort. Si le film est retors par rapport à ses conditions de production, c'est dans le dispositif que Laurent Roth instaure. Mireille Perrier, son intervieweuse tout droit sortie de *Boy Meets Girl*, ressemble à une mouche du coche : «C'est flou, là!»; «On voit rien»; «Vous vous rappelez jamais de vos rêves?» Avec ses questions d'ingénue éhontée, Mireille Perrier sert moins de relais au spectateur qu'elle permet d'instaurer une correspondance entre la situation des interviews du film et le travail paradoxal des interviewés, qui font de la beauté avec la mort. Comme le souligne Raymond Depardon off : «Quand on fait une photo on ne connaît plus personne. C'est comme de tirer, c'est comme de tuer.» Avec son lyrisme crépusculaire, qui imprègne les archives comme le visage de Mireille Perrier, *Les Yeux brûlés* fait de la guerre une métaphore de la vie, rendue lumineuse par sa cohabitation avec la mort.

Louis Séguin

LES INROCKUPTIBLES

Mercredi 11 novembre



Les Yeux brûlés de Laurent Roth

D'anciens photographes d'Indochine sont interrogés par une jeune femme. Un documentaire-fiction qui cherche le sens des images de guerre.

Qu'est-ce qui brûle les yeux ? Le soleil incendiaire au-dessus du soldat à l'agonie "immortalisé" par le photographe de guerre Marc Flament ? Ou alors justement cette mort qui ne peut se regarder qu'à travers l'objectif de l'appareil ? Cette raison primitive de la photographie, théorisée dans un article légendaire d'André Bazin paru en 1958 (*Ontologie de l'image photographique*), *Les Yeux brûlés* en est sans doute une des illustrations les plus concrètes vues au cinéma.

Commandé en 1986 par le service cinématographique des armées, le film de Laurent Roth n'était encore jamais

sorti en salle et rassemble, à l'aéroport de Roissy, une poignée d'anciens photographes d'Indochine, interrogés par la comédienne Mireille Perrier, vue alors dans *Elle a passé tant d'heures sous les sunlights...* de Philippe Garrel et dans *Boy Meets Girl* de Leos Carax et qui joue ici un curieux rôle d'actrice-intervieweuse, ni tout à fait elle-même, ni vraiment dans un rôle. Pour argument, la réception de la mystérieuse cantine militaire d'un ancien reporter tombé au combat, malle remplie d'images qui inondent bientôt l'écran : bandes filmées, photographies

orangées du Roissy eighties façon canapé de Michel Drucker) sont pleines d'une espèce de candeur trompeuse, d'un étonnement de jeune fille qui met les pieds dans le plat des images filmées au combat, cette "matière orgiaque qui raconte une 'passion', une ivresse, une transe, celle des opérateurs de guerre de tous les temps", telle que la décrit Laurent Roth.

Ainsi *Les Yeux brûlés* racle le vieux fond transcendental de la guerre, lieu primal dont ces vétérans sont les précieux témoins : il y a bien quelque chose de l'ordre du tabou mis à jour, festin de la mort et de l'image tenu secret au-dedans du conflit. Nous n'avons pas affaire à d'anciens combattants sortis de l'anonymat mais, et c'est très troublant, aux futurs yeux du cinéma français, réalisateurs (Pierre Schoendoerffer), chefs opérateurs (Raoul Coutard) dont les regards partagent tout à coup la même origine cachée, avec cette idée que personne ne sait mieux ce qu'est une photographie que celui qui a photographié la guerre et que ce n'est pas pour rien si ceux-là sont tombés dans l'escarcelle du cinéma après leur service.

Il serait trop bête de chercher à arbitrer le film entre critique et éloge de la guerre : ni l'un ni l'autre, *Les Yeux brûlés* s'assort fixement devant elle et soutient le regard. Théo Ribeton

shellac
c.s. Marseille 444 228 289
TEL +33 4 95 84 95 92 @altern.org
FAX +33 8 26 42 10 23
Friche La Belle de Mai
41 rue Jobin 13003 Marseille



LIBERATION

Mercredi 11 novembre

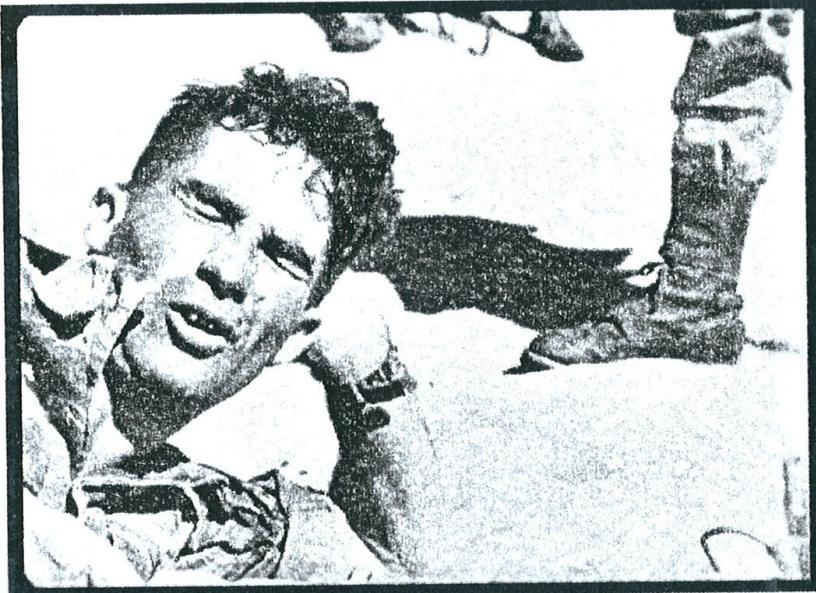
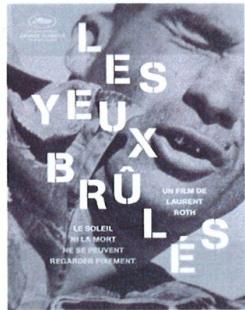


PHOTO SHELLAC

«Les Yeux brûlés», fragments de guerres

Rédécouverte de ce film de commande, fascinante variation pirate sur les traces de la France au front.

Diplômé de philosophie (il a fait une maîtrise sous la direction de Jean-François Lyotard), le jeune Laurent Roth a 25 ans quand il doit s'acquitter du service militaire en 1985, alors obligatoire. Le capitaine de vaisseau Max Gréout, chef de l'ECPA (Etablissement cinématographique et photographique des armées) lui passe commande d'un film sur les reporters

de guerre photo. Roth a accès à un fonds d'archives considérable, où la plupart des conflits mondiaux ou coloniaux dans lesquels l'armée française est engagée sont amplement documentés. Il s'agit a priori de faire passer le message à la fois du brio esthétique de ce service et du courage des militaires crapahutant sur tous les fronts. Mais le jeune homme, cinéphile et fort d'un esprit critique bien trempé, ne l'entend pas de cette oreille. Il imagine un dispositif qui permette dans une certaine mesure d'exécuter la commande, c'est-à-dire tout à la fois remplir le cahier des charges et le vider de son contenu propagandiste. Il fait appel

à la jeune comédienne Mireille Perrier (qui vient alors d'être révélée au côté de Denis Lavant dans *Boy Meets Girl*, de Leos Carax) et donne rendez-vous pour les prises de vues non au fort d'Ivry (où est installé l'ECPA) comme sa hiérarchie le lui avait demandé, mais dans le hall d'attente de Roissy. Défilent sur un canapé orange au design désormais daté André Lebon, Raoul Coutard, Pierre Ferrari, Pierre Schoendoerffer. On entend en voix off Raymond Depardon qui commente quelques images d'archives. Tous ces hommes ont été, à de multiples reprises, sur des théâtres d'opération. Ils ont côtoyé le chaos, les blessés et ils ont vu la mort en face. Tous évoquent une certaine beauté paradoxale de ces incursions dans un temps et un lieu que tout individu pacifique désignerait comme un enfer, hideux et puant. Mais la guerre est encore pour beaucoup une expérience verticale, presque aristocratique, d'affrontement avec le mal, une forme de démesure des moyens humains et des techniques déployés pour affronter l'ennemi.

Le témoignage le plus marquant est celui de Marc Flament, un étudiant aux Beaux-Arts qui s'engagera pour en finir avec la vie, mais en vain, se réengageant et cherchant les zones les plus dures, devenant bientôt le photographe attitré du général Bigeard. Il raconte comment il assiste à l'agonie d'un gradé, qu'il photographie dans ses derniers instants. Mireille Perrier est interloquée et lui demande s'il n'y avait pas mieux à faire en de pareils moments. Le montage des archives est proprement fascinant, faisant rimer 11-18 et Diên Biên Phu, la Libération de Paris et les opérations en Algérie – fascination que les battements de cils de la comédienne, et sa lassitude exaspérée, contribuent à mettre en question et en déroute.

DIDIER PÉRON

LES YEUX BRÛLÉS
de LAURENT ROTH (reprise)
avec Mireille Perrier... 58 mn.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

EN SALLES MERCREDI

Les Yeux brûlés ★★☆☆

De Laurent Roth, avec Mireille Perrier, Raoul Coutard, Pierre Schoendoerffer. 1 h.

Tourné en 1986 et restauré cette année, ce documentaire entrelace des images d'archives rares avec les témoignages de reporters de guerre interpellés par une jeune femme sur le sens et les raisons de leur engagement en Algérie ou au Vietnam. Une réflexion dérangeante, quasi taboue quand elle interroge les notions de plaisir et de beauté de la guerre. A.L.C.

Francophonie ★★☆☆

D'Alexandre Sokourov, avec Benjamin Utzerath, Louis-Do de Lencquesaing. 1 h 28.